

CHARLES SCHNEIDER

GÉRANT STATUTAIRE DE SCHNEIDER ET C^{ie}, PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DES FORGES ET ATELIERS DU CREUSOT, PRÉSIDENT DE LA COMPAGNIE INDUSTRIELLE DE TRAVAUX.

Qui pourrait supposer qu'au terme d'un escalier et de colonnades soutenant des plafonds d'une hauteur impressionnante, il soit possible de trouver un maître de céans dont la simplicité étonne le plus prévenu des visiteurs.

A la tête d'une société qui vient en ligne directe d'une Fonderie Royale créée par Louis XV, et d'un groupe connu dans le monde entier, Charles Schneider, 57 ans, semble vouloir faire oublier qu'il préside aux destinées d'une véritable institution.

De taille au-dessus de la moyenne, la voix égale et l'expression nuancée, au surplus volontiers souriant, Charles Schneider sait écarter les manifestations extérieures de la puissance et faire mentir l'image traditionnelle du maître de forges. Il paraît même s'excuser de la solennité d'un bureau aux dimensions quelque peu inhabituelles en lui donnant un caractère plus humain : dans une vraie cheminée sont placées de vraies bûches, une table anglaise vient s'ajouter à un ensemble plus moderne et, sur le bureau directorial, est posé un petit bronze de Rodin.

Le paradoxe ne s'arrête pas là. Cet héritier d'une dynastie de l'industrie lourde n'est venu à la sidérurgie et à la mécanique que dans un passé relativement récent. Jusqu'en 1940, ses préoccupations avaient été toutes différentes.

« Au lendemain de la guerre de 1914, qui avait interrompu mes études, je recommençais à fréquenter la Faculté de Droit, et faisais en même temps mes premières armes dans les affaires de mon père qui nous avait, mon frère et moi, associés à titre de co-gérants, mais sans pouvoirs. Nous décidions tous les deux, néanmoins, de poursuivre à l'extérieur notre formation à la vie des affaires et de ne devoir qu'à notre travail nos moyens d'existence. C'était pour nous une expérience pleine d'enseignements. Une difficulté pourtant au départ : l'inter-

diction statutaire d'entrer dans une société faisant concurrence à MM. Schneider et C^{ie}. Jean, qui avait été pilote de chasse, entra à Air-Union, en assumant bientôt le secrétariat général et devint directeur d'Air-France lors de la fusion des compagnies de transport aérien. Pour ma part, je débutai dans un laboratoire de films, puis chez Gaumont, où je m'occupai tour à tour des questions commerciales, techniques et administratives et me voyais confier le secrétariat général, puis, en 1936, la direction générale. »

Ancien officier d'artillerie de campagne, Charles Schneider, affecté aux services des Forges de Nantes, demandait, dès le début de la guerre de 1939, à reprendre du service dans les unités combattantes. A la débâcle, craignant que cinéma et propagande ne soient dans l'esprit de certains dangereusement synonymes... il entra au Comité d'Organisation de la Sidérurgie.

En novembre 1942, au lendemain de la mort de leur père, Charles et Jean Schneider prenaient la direction effective du groupe. Mais ce dernier, qui était parti à Alger pour préparer le débarquement des Alliés en Afrique du Nord, devait y demeurer jusqu'en 1944. A son retour, l'avion militaire britannique où il avait pris place avec sa femme s'abîma sur une crête dans les monts du Morvan. Cet événement douloureux laissait Charles Schneider seul à la tête d'un ensemble de sociétés qui emploie en France plus de 50 000 ouvriers et réalise environ 110 milliards de chiffre d'affaires.

« Ces années ont été celles qui, pour moi, ont le plus compté — celles pendant lesquelles j'ai été le plus en contact avec l'aventure, avoue Charles Schneider. Il m'a fallu en particulier me consacrer à une activité nouvelle : penser les affaires dont j'avais la charge en fonction, non de leur productivité, mais du maintien de leur potentiel humain et matériel avec une pro-

duction volontairement réduite au minimum. L'existence était alors très intéressante, ajoute-t-il avec une hésitation qui fait comprendre qu'il a pensé passionnante. Au Creusot, pendant l'occupation, nous avons organisé avec Yves Farge des commandos de sabotage ; nous avons assuré les contacts avec le maquis. Après les bombardements de novembre 1942 et juin 1943, nous avons réussi à faire savoir aux Alliés, par l'entremise de l'ambassadeur de Grande-Bretagne à Madrid, que nous contrôlions la production et ne dépasserions pas certains contingents impossibles à réduire davantage. Dès lors, aucun acte militaire ne fut plus tenté par les Alliés contre le Creusot.

« L'après-guerre fut marqué par un effort de reconstruction considérable. A Caen, toutes les installations de la Société Métallurgique de Normandie avaient été détruites pendant les combats. Au Creusot, il fallait relever les ruines creusées par les bombardements et les destructions opérées par les Allemands à leur départ. Plus encore, il convenait de promouvoir une modernisation complète d'un matériel qui n'avait pas connu d'effort de rajeunissement de grande envergure pendant l'entre deux guerres.

« En 1949, je décidai de décentraliser Schneider et C^{ie} en une série de sociétés nouvelles créées à cet effet. En conséquence, la société mère faisait apport de ses usines à la Société des Forges et Ateliers du Creusot (S. F. A. C.), de notre mine de fer de Lorraine à la Société Minière Droitau-mont-Bruville (notre mine de charbon de Decise avait été entre-temps nationalisée), et de notre branche Travaux Publics à la Compagnie Industrielle de Travaux ; opération qui devait favoriser le développement de chacune de ces activités et qui produisit effectivement les résultats escomptés. Schneider et C^{ie} recevait dans son portefeuille les actions d'apport qui venaient y



(Suite de la page 33.)

rejoindre nos anciennes participations dans la Société Métallurgique de Normandie, dans Knutange, Aubrives et Villerupt, la S. O. M. U. A., les Chantiers de la Gironde, le Matériel Électrique S. W., la Société d'Optique et de Mécanique de Haute Précision, etc., et dans une banque : l'Union Européenne Industrielle et Financière, ainsi que dans diverses entreprises industrielles étrangères : Arbed, Winterslag, etc...

« J'agis donc ici à la fois comme chef de maison et chef de groupe. A ce dernier titre, j'assume un rôle de coordination entre des éléments très dissemblables et je dois vous avouer que j'applique des méthodes différentes adaptées à chaque cas. Dans les sociétés que je préside, je réunis chaque semaine mes principaux collaborateurs en comité, afin d'assurer les liaisons intérieures et prendre les décisions après avoir entendu les avis. Pour tout ce qui ne nécessite pas l'étude d'un dossier, je préfère l'exposé verbal et le dialogue qui s'en suit à la lecture d'un rapport écrit. Je ne prétends pas à être universel, poursuit Charles Schneider, et j'ai un collaborateur direct pour chaque domaine. Mais je m'attache à tout suivre et à réaliser la synthèse. »

Lorsqu'on lui demande ce qu'il préfère dans ses fonctions de grand seigneur de l'industrie, il réfléchit, hésite et répond : « Créer des affaires ». Au fait, le petit bronze favori placé sur son bureau ne représente-t-il pas La Création...

« Oui, créer une affaire ou concevoir à nouveau une affaire ancienne et la remodeler, ce qui me paraît revenir au même. Aussi, nous montrons actuellement, en collaboration avec des intérêts locaux, une grande usine de mécanique lourde et de chaudronnerie au Brésil. Nous nous attachons, en outre, à accroître nos moyens d'exportation et avons installé des sociétés commerciales au Canada, aux États-Unis, au Mexique, au Venezuela, au Brésil, en Angleterre, en Australie, etc... Au Canada, également, je me suis appliqué à réaliser des affaires nouvelles à partir d'un investissement que mon père avait effectué en fondant une usine au confluent de la rivière Richelieu et du Saint-Laurent. Nous y avons pris ainsi le contrôle d'une affaire qui fabrique des chasse-neige, des camions de voirie avec la West Canadian Petroleum. Enfin, nous y étudions des affaires minières et la construction, dans les faubourgs de Montréal, d'une ville pouvant abriter 70 000 habitants. Ces efforts s'ajoutent à nos travaux traditionnels déjà très éclectiques : grands barrages, aujourd'hui de Serre-Ponçon, le plus grand barrage en terre d'Europe ; travaux portuaires — nous sommes à Casablanca depuis l'origine ; matériel de chemin de fer ; diesels marins ; turbines ; machines-outils ; construction de hauts fourneaux ; grues ; chantiers navals ; aciers spéciaux et jusqu'à des coupes d'observatoire. En dernier lieu, nous abordons en France même la recherche

pétrolière avec la création de la R. E. P. G. A. »

Cette diversité fait dire à Charles Schneider : « Aussi, pour moi, les voyages d'affaires, même les plus chargés, sont-ils un repos. Ils permettent, en effet, de se centrer sur un ou deux problèmes. Cela change aussi de la routine habituelle ». La routine habituelle, pour lui, c'est 9 heures le matin à son bureau de la rue d'Anjou — déjeuner d'affaires, si possible dans la salle à manger qu'il a fait aménager dans l'immeuble — et le retour vers 8 h. 30 dans son appartement où, sur les murs, voisinent le Maître de Flemlle, des Vlamincq, des Renoir et des Utrillo. Charles Schneider avoue facilement qu'il adore voyager et, qu'appelé à Ceylan pour une importante transaction, il s'est réservé là-bas huit jours de vacances pour visiter, à l'aide d'un petit avion, quelques temples de l'Inde du Sud. Il est d'ailleurs un passionné de la voile, préside le Yacht Club de France et a fait escale dans tous les ports de la Méditerranée.

« Ma vie mondaine est très centrée sur les affaires », dit-il en manière d'excuse. Puis, rappelant l'époque où son frère et lui étaient les amis de Mermoz, de Guillaumet et de Saint-Ex, il conclut avec une vivacité qui trahit son émotion : « Il y avait chez eux cette vertu qui s'appelle un jugement très droit et très sûr, sans lequel toutes les autres qualités peuvent se retourner contre celui qui les possède. »

Nous avons noté pour vous

MULTIPLICATION DES BOUTEILLES DE VITTEL

■ La Société Générale des Eaux Minérales de Vittel, présidée par Germaine Bouloumié, vient de mettre en service dans sa nouvelle usine 3 embouteilleuses d'un type nouveau qui porteront la capacité de production à 2 millions de bouteilles par jour. Le bénéfice total de 1956 sera vraisemblablement équivalent à celui réalisé en 1955 : il était alors de 384 millions de francs. Outre les sources des Vosges qu'elle contrôle, cette société gère de nombreux hôtels. Ses deux filiales de production sont la Compagnie Française des Sources et la Société Vittel Soda. A cet

égard, l'étroite collaboration entre industriels et sourciers a contribué au développement prodigieux de l'industrie française de l'eau minérale et à la mise au point de nouvelles méthodes de conditionnement également utilisées par la Source Cachat à Evian et par la Source Badoit à Saint-Galmier.

L'U. S. STEEL ANGLAISE : PRODUCTION ACCRUE, EXPORTATION FREINÉE

■ Les ventes de l'United Steel Company Ltd, présidée par Sir Walter Benton Jones, se sont élevées en 1956 à 100 milliards de francs, dépassant de 10 milliards celles de 1955. Cette firme, qui oc-

cupé maintenant près de 36 000 personnes, a produit 4 400 000 t de minerai, 2 660 000 t d'acier en lingots, 1 600 000 t de fonte, 1 600 000 t de coke, 432 000 t de plaques, 224 000 t de barres d'acier, 119 000 t de rails, etc. Ses exportations ont été réduites à la demande du Gouvernement anglais, qui veut avoir ainsi la certitude que toutes les industries utilisatrices d'acier continueront à être approvisionnées normalement afin de maintenir les ventes à l'exportation des automobiles, wagons de chemins de fer et navires. L'U. S. Company réalise environ le 1/10 du tonnage anglais de lingots d'acier.